

Nos pensées ou nos sentimens secrets ne doivent pas être soumis aux Loix humaines ; si vous ne voulez pas établir la tyrannie la plus révoltante. Que les hommes jugent les actions , Dieu seul juge les pensées. Mais si ce qu'on appelle philosophie éclate publiquement & profane avec mépris le culte rendu à la Divinité , vous devez être d'autant plus indulgent que le public scandalisé & révolté montrera plus de zèle à venger la religion. S'il est tiède dans un pareil événement , s'il en plaisante , connoissez tout le danger dont vous êtes menacé , mais n'irritez pas le mal par une sévérité déplacée. Si vos Loix sont trop sévères , vous inspirerez de la pitié pour le coupable & de l'indignation contre les Magistrats & les ministres de la religion. D'abord on ne vous obéira qu'à regret , & bientôt l'impunité augmentera le désordre que vous vouliez empêcher. Prevenez l'impiété pour n'être pas dans le cas de la punir. Cherchez alors par quels moyens vous pouvez rendre à la religion son ancienne dignité. Soyez plus attentif à la conservation des mœurs. Veillez avec plus

de soin à ce que les Athées & les Déistes n'osent publier leur doctrine ; & forcez sur-tout les ministres de la religion , non pas à avoir un zèle amer & indiscret qui les feroit haïr , mais à prendre une conduite qui les fera respecter.

Quand un Déiste sera enfermé pour avoir violé la Loi du silence qui lui est imposée , qu'on n'oublie rien pour l'instruire & lui faire connoître sa faute. Les Magistrats doivent prendre la liberté de lui représenter qu'il a été très-imprudent , & que son imprudence est très-funeste à la société. Si c'est pour faire du bruit & attirer sur lui l'attention du public , qu'il a répandu des opinions hardies ; on lui fera voir le néant de la gloire & de la misérable célébrité qu'il se proposoit. S'il prétend que l'amour de la vérité le transporte , & que sa grande ame ne peut s'empêcher de montrer l'erreur quand il l'apperçoit ; vous le félicitez d'être le martyr de la philosophie. S'il feint quelque scrupule de pratiquer une religion qu'il ne croit pas vraie ; faites lui sentir la différence qu'il y a entre un hypocrite

qui se pare bassement d'un zèle menteur, & la sagesse d'un homme qui se contente de respecter une religion dont ses concitoyens ne peuvent se passer. Que le coupable ne recouvre la liberté qu'en promettant de se conduire à l'avenir avec prudence & circonspection. N'exigez point de lui une rétractation, vous seriez dupe si vous y comptiez; & vous accorderiez à une action déshonorante une grace qui ne peut être accordée qu'à un repentir sincère. Une rechûte doit être punie par deux ou trois ans de prison. Si après cette longue correction, un Déiste a toujours la même soif de la célébrité & du martyr, il faudra bien enfin se résoudre à le traiter comme un Athée.

Vous voyez, Milord, que je ne faurois approuver la Loi de Ciceron qui veut qu'on punisse de mort celui qui ne se fera pas soumis à la déclaration par laquelle les Augures auront décidé que telle chose est faite contre le droit, les auspices & les règles; ou celui qui aura dérobé par adresse ou pris de vive force quelque chose de sacré, ou un dépôt mis dans un lieu saint. On ne fauroit trop le ré-

péter, la religion doit être humaine; & pour lui conserver sa dignité, ne suffit-il pas de séparer de la société celui qui a profané les choses saintes?

Vous m'ébranlez, dit Milord à notre Philosophe, mais vous ne m'avez pas entièrement convaincu. Je sens que les hommes doivent avoir des temples & un culte public; il en résulte sans doute de grands avantages, mais ces avantages ne sont-ils pas balancés par des inconvéniens à peu près égaux? Dès que la religion sera liée à des pratiques dont il ne sera pas permis de s'écarter; dès qu'il sera ordonné de les regarder comme sacrées; dès que les Loix défendront d'examiner & de douter, soyez sûr qu'on ne sera pas loin de la superstition, & que la superstition détruira en peu de tems les principes de la morale. On attribuera quelque vertu sublime & mystérieuse à des pratiques qu'il ne faut considérer que comme des cérémonies. Rappelez-vous, je vous prie, quel pouvoir les Grecs & les Romains attachoient à leurs initiations. On pensoit purifier son ame sans se repentir du passé, &

fans se proposer d'être à l'avenir plus homme de bien. On croira que Dieu déterminé par notre hommage, va changer à notre gré l'ordre immuable de la nature; & au lieu de nous étudier à avoir de la prudence & du courage, on attendra froidement des succès qu'il eût fallu préparer. Prenez-y garde, une superstition en entraîne toujours un autre à sa suite: & quelles misères ne sera-t-on pas enfin obligé de respecter? On croira aux augures, aux songes de la nuit, aux jours heureux, aux jours malheureux; tout deviendra un signe de la volonté du ciel; & avec ces règles ridicules de conduite, que deviendra le genre humain, & à quoi lui servira sa raison?

Je ne m'en tiens pas-là, & sans vous parler de toutes les erreurs que des religions insensées ont répandues dans le monde, j'ajoute, poursuivit Milord, qu'en condamnant la philosophie au silence, vous favorisez les abus que nos passions doivent introduire dans la religion même la plus sainte & la plus respectable. Ses ministres, après tout ne seront que des hommes. Vivant au milieu de nos vices qu'ils ne pourront corriger,

parce que toutes les institutions politiques excitent notre avarice & notre ambition; auront-ils long-tems le courage de résister à la tentation de nous imiter? S'ils commencent une fois à ne pas mieux valoir que nous, les règles de la morale ne commenceront-elles pas à se courber entre leurs mains? rappelez-vous ce que Pascal reproche à des Casuistes, qui, avec leur *probabilité* & leur *direction d'intention*, enseignent l'art de pécher saintement; ou qui pour se rendre commodes & agréables, substituent aux devoirs les plus essentiels les pratiques les moins gênantes & les plus inutiles. Soyez sûr que ces faux docteurs se serviront du respect dû à la religion pour faire respecter leurs erreurs; & dès-lors les superstitions les plus dangereuses n'infecteront-elles pas la société?

On imaginera cent manières différentes d'être à la fois religieux & mal-honnête homme. Ne me dites point que je cherche à m'inquiéter en prévoyant des malheurs chimériques. J'en appellerois à l'Histoire de l'Europe entière. Quel est le pays, pendant

que la raison nous ordonne de nous aimer, où les hommes ne se font pas haïs & persécutés, parce qu'ils adoroient Dieu d'une manière différente? Combien de fois la superstition n'a-t-elle pas voulu nous persuader que Dieu est cruel & avare? Combien de guerres l'ambition des prêtres n'a-t-elle pas allumées! Combien.....

Fort bien, Milord, reprit notre Philosophe, vous êtes en train de rapporter la chronique scandaleuse des Ecclésiastiques; & quoique je fusse charmé, en qualité de bon protestant, de vous entendre raconter en détail tous les abus qui excitèrent enfin la révolte de Luther & de Calvin contre le Pape & son clergé, permettez-moi de vous interrompre, & de vous faire remarquer que tout ce que vous pourriez dire des vices des prêtres, ne prouve rien contre la nécessité d'un culte public & d'une religion. Mais avant que d'en venir-là, il faut répondre à toutes vos objections; & je vais les suivre dans l'ordre que vous les avez proposées.

Vous avez donc peur que l'usage des prières & la confiance que nous

avons dans les secours de Dieu, ne nous jettent dans une apathie grossière? rassurez-vous. N'est-il pas sûr que l'espérance d'un bien que nous désirons, nous élève le courage, & nous rend, pour ainsi dire, supérieurs à nous-mêmes? Pourquoi donc l'homme religieux qui implore la divinité, qui l'associe à ses entreprises, & qui a une espérance vive de réussir avec son secours, tomberoit-il dans une lâche & nonchalante pusillanimité? C'est le Philosophe froidement persuadé qu'il n'est que le jouet d'une fatalité aveugle, ou qui connoît l'incertitude des choses humaines, qui doit rester engourdi au milieu des évènements, ou éprouver une sorte de timidité stupide. Plus on fait de sacrifices & de prières à Dieu, plus l'ame acquiert de cette chaleur qui développe & multiplie les talens, les ressources & les moyens de réussir. Je n'en veux point d'autre preuve que l'attention des Romains à mettre les Dieux dans leurs intérêts.

Il est fort ridicule, j'en conviens, de croire aux augures, aux songes, aux sorts, aux oracles; cependant je ne

puis m'empêcher d'avoir quelque indulgence pour ces niaiseries qui s'affoient, je ne fais comment, avec de grandes qualités que je chercherois inutilement dans ces Philosophes verbiageurs qu'on rencontre par-tout. Je voudrois bien savoir si la République de Bayle, quand Messieurs tels & tels seroient ses Consuls & ses Tribuns, se conduiroit avec cette supériorité de prudence & de courage qu'on ne cessera jamais d'admirer dans les Romains. Ils étoient cependant assez fots pour ne rien entreprendre sans consulter auparavant le vol des oiseaux. Leurs poulets sacrés qui devoient avoir appetit pour qu'on osât livrer bataille, ne les empêchèrent pas de prendre les mesures les plus efficaces pour parvenir au but que se proposoit leur ambition. Quoique Sylla ait écrit dans ses mémoires qu'un Général doit être fidèle à exécuter les choses dont il est averti en songe, n'est-il pas mis au rang des plus grands capitaines? Sa conduite n'offre-t-elle que les délires d'un cerveau appesanti par le sommeil & troublé par la superstition? Qu'importe qu'on croye à des jours heu-

reux ou malheureux? cent fots n'y croyent point, & font cependant tous les jours cent sottises; tandis que des hommes de génie & entêtés de quelques erreurs superstitieuses, sont sages & prudens. Du tems d'Aristide, de Themistocles & de Cimon, les Grecs consultoient scrupuleusement l'oracle d'Apollon, avant que de former leurs entreprises; firent-ils alors de moins grandes choses, que quand des Philosophes leur eurent appris à dédaigner les trépieds de Delphes?

Si je ne me trompe, il faut distinguer deux sortes de superstitions. L'une telle que celle des augures, des entrailles des victimes & des poulets sacrés des Romains, trompe l'esprit, mais ne le jette dans aucune erreur préjudiciable à la société. L'autre en attribuant à de certaines pratiques la vertu de nous purifier & de nous rendre agréables à la divinité, nous écarte des règles de la morale, & nous fait négliger tous nos devoirs. Il arrive alors que la religion qui doit nous porter au bien par les motifs les plus puissans, nous en détourne au contraire, & nous jette

dans le relâchement. Mais l'abus que les passions des prêtres font de la religion & de la crédulité populaire, n'est point la religion. Si la religion dégénère en superstition, ce n'est pas moins la faute du Législateur, que si le Gouvernement tombe dans l'Anarchie, ou devient tyrannique. Dès que je vois un de ces deux excès dans la République, je m'en prends aux Loix qui n'ont pas eu l'art d'établir de telle façon les Magistratures, que ni les Magistrats ne pussent abuser de leur pouvoir, ni les citoyens de leur liberté. De même quand je découvre des pratiques superstitieuses dans une religion, j'accuse le Législateur de négligence. Je lui reproche de n'avoir pas été assez en garde contre les passions des prêtres. Pourquoi, lui dirai-je, n'avez-vous pas contenu les ministres de la religion dans leur devoir? Pourquoi avez-vous permis qu'ils oubliassent leurs propres règles? Pourquoi ne vous êtes-vous pas défié de leur avarice & de leur ambition? Pourquoi n'avez-vous pas été attentif à conserver les principes de la morale dans leur pureté? Mais comme les abus d'un Gouvernement ne doivent

OU PRINCIPES DES LOIX. Liv. IV. 231
point faire dissoudre la société, ceux de la religion ne doivent pas faire renoncer à un culte public.

Il faut établir, Milord, une alliance étroite entre la religion & la philosophie. Quelle alliance, me direz-vous, est-elle possible? oui, elle est possible, & même elle seroit très-aisée, si les prêtres & les philosophes ne nous trompoient pas, quand ils disent qu'ils aiment la vérité & notre bonheur. Voilà un intérêt commun qui doit les réunir; & j'entreprendrois avec empressement cette négociation, si j'étois persuadé que les puissances belligérantes parlassent avec sincérité & voulussent la paix. Par malheur, l'amour de la vertu & du bien de la société ne sont plus que de grands mots que les hommes profanent, & avec lesquels ils tâchent de se tromper. La vraie philosophie est aussi rare que le vrai esprit de religion; la charlatanerie s'est glissée par-tout, & c'est ce qui fait qu'avec tant de prêtres & de philosophes tout va si mal dans ce monde. Je ne désespérerois pas cependant de leur alliance, ou du moins de les voir vivre sans dissension, si un Législateur avoit la sa-

gesse de porter les Loix qu'on est en droit d'attendre de lui.

CHAPITRE IV.

Des Loix nécessaires pour établir l'union entre la religion & la philosophie, ou pour empêcher que l'une ne dégénère en superstition, & l'autre en impiété. Conclusion de cet Ouvrage.

JE serois assez curieux, dit Milord en souriant, de connoître ces Loix; car à entendre les reproches que les prêtres & les philosophes se font depuis si long-temps, on seroit tenté de croire que leur haine est irréconciliable. Vous me rappelez je ne fais quel Préteur Romain dont j'ai oublié le nom & qui commandoit dans la Grece. Etourdi & scandalisé des disputes éternelles des philosophes, il leur offrit sa médiation pour faire la paix, & promit de défendre de toutes ses forces les vérités dont on feroit convenu. La Grece & Rome rirent de la bonhommie du Préteur, il ne réussit pas; & je craindrois que vous n'eussiez pas aujourd'hui un succès plus heureux dans l'entreprise que vous croyez aisée. Peut-être que vous proposerez des Loix qui formeroient en effet une alliance entre les prêtres & les philosophes, si on y obéissoit; mais on n'y obéira pas. Vous aurez beau marquer les limites respectives de la religion & de la philosophie, & défendre de les passer sous les peines les plus sévères, on les passera. Attendez-vous des deux côtés à des hostilités & à des incursions. L'envie de dominer sur les esprits, sans parler du reste, n'est pas une passion dont il soit facile de corriger les hommes; & quand ils sont résolus à se haïr, ils ne manquent jamais des raisons les plus spécieuses pour colorer leurs injustices.

Vous avez raison, répondit notre Philosophe, & je n'oserois rien espérer, si dans cette grande affaire, je me comportois comme de certains négociateurs qui croient qu'il suffit de signer un traité pour faire une paix solide; ou comme de certains Législateurs qui pensent qu'un abus est réprimé, quand ils ont porté une Loi pour le proscrire. Mais avec votre permission; il me semble que je pré-